

**Claude Tapia** *À propos de Eugène Enriquez, Clinique du pouvoir. Les figures du maître,* Toulouse, érès, 2012

L'ouvrage d'Enriquez est beaucoup trop riche pour qu'on puisse en rendre compte exhaustivement dans le cadre étroit d'une note critique. Son ambition est de combiner les approches psychosociologique, sociologique, psychanalytique, anthropologique, philosophique... dans son projet d'analyse des multiples figures et facettes du pouvoir, dans leurs relations avec l'économie, le sexe et la mort. L'auteur explique, dès le départ, son intérêt pour l'étude des multiples formes de pouvoir et pour les processus de domination et de soumission par des motivations aussi bien personnelles que scientifiques, en soulignant la proposition que la vie en société est tragique et que la liberté ne s'obtient que dans le sang ; cette orientation étant à rattacher à la thèse freudienne du meurtre mythique du père tout-puissant et à l'hypothèse de l'absence de sens de l'histoire des sociétés. Le choix du titre renvoie à son projet d'explorer ce qui, dans la vie collective, est en général enfoui, occulté, refoulé, dénié et qui pourtant mobilise les affects et les actions, bref, de fouiller la face cachée ou obscure du pouvoir et des relations entre les individus. Il était donc naturel que les premiers chapitres invoquent, pour spécifier sa perspective, l'œuvre de Freud et plus particulièrement le mythe de la horde et le complexe d'Œdipe, celle de Caillois et plus particulièrement ses travaux sur le sacré et la transgression, celles de Mauss, Hegel et Marx sur l'asymétrie des relations sociales et sur la mécanique de destruction des biens matériels et des énergies humaines ; celles, enfin, de Marcuse et Castoriadis sur l'irrationalité profonde de la rationalité organisatrice de la production au nom de laquelle s'établissent des rapports interindividuels et sociaux inégalitaires.

Au-delà, il faudrait retenir les pages passionnantes sur le contenu du pouvoir, réfracté à travers les figures de l'autorité présentes dans la société moderne, celle du leader charismatique et celle du technocrate, oscillant entre la paranoïa et la perversion (s'exerçant à tous les échelons du social), sur le fantasme de la culpabilité et celui de la toute-puissance du désir et de la transgression... analyse débouchant sur la caractérisation des sociétés paranoïaque et perverse, lesquelles, en créant un univers clos, ne laisseraient aucune place au hasard, à l'incertitude, aux interrogations sur les fins... À retenir aussi, sans doute, l'analyse lumineuse du mythe calamiteux du « bon pouvoir », la dénonciation du mirage de l'existence d'un État construit autour « d'un père aimant idéalisé » et celle non moins calamiteuse d'une union mystique, hypnotique et sensuelle entre le pouvoir et le peuple fasciné et massifié (totalitarisme, fascisme et nazisme en fournissent le modèle). En fait, tous les chapitres de l'ouvrage concourent à éclairer les mécanismes conscients ou inconscients par lesquels le pouvoir s'exerce, domine, mystifie les sujets individuels ou collectifs, ce qui confirme bien qu'il s'agit là de la thématique centrale de l'œuvre d'Enriquez. Au-delà, sa méfiance s'exerce à l'égard de tous les systèmes politiques, fussent-ils démocratiques, car même si ceux-ci évitent, comme il l'écrit, les excès des autres modes ou formes de pouvoir, ils comportent le risque de sacralisation de l'État (pourvoyeur de biens et de sécurité) et de dérive de celui-ci vers la tentation de l'absolutisme ou du totalitarisme. En fin de compte, je crois qu'il n'a pas tout à fait tort d'estimer que le « voyage » qu'il a accompli à travers cette visite des « théories » sur le pouvoir est sinistre et sans illusion et que notre modernité ne pourra sans doute pas échapper aux processus mortifères. Une lueur d'espoir, cependant, résiderait, selon lui, dans la constitution d'îlots de résistance de nature à fragiliser les prédictions de catastrophes et s'exprimerait dans la sentence empruntée à Hölderlin (trouvant place dans l'ultime page de l'ouvrage) : « Quand croissent les périls croît aussi ce qui sauve. »